

« L'histoire de la Shoah à l'aune du renouveau historiographique »

Mots clefs : Totalitarisme, nazisme, sonderweg, fonctionnalistes, intentionnalistes, idéologie, guerre

Iannis Roder retrace l'évolution de l'écriture de l'histoire de la Shoah depuis l'immédiat après guerre jusqu'à aujourd'hui.

Il fait deux remarques préliminaires :

Les archives sont l'élément essentiel de l'écriture de l'histoire. Concernant l'histoire de la Shoah la chute du communisme et l'ouverture du rideau de fer ont entraîné un important renouvellement des sources. Encore tout récemment on a découvert le journal personnel d'Alfred Rosenberg.

Nous avons le sentiment de connaître l'histoire de la Shoah car le sujet est très fréquemment évoqué, or c'est le plus souvent la mémoire de la Shoah qui est traitée et non pas de l'événement en tant que tel. Ce n'est que récemment que des historiens se sont penchés sur l'évènement.

I. De l'immédiat après-guerre jusqu'à la fin des années 60 :

1. En Allemagne, les historiens se rattachent à la tradition historique héritée du XIX^e siècle et ne distinguent pas le génocide des violences de la guerre en général. Le rôle de l'Etat est fondamental dans l'écriture de cette histoire avec la création en 1950 de « l'Institut pour l'histoire contemporaine » à Munich. Il s'agit alors de l'étude du nazisme et du concept totalitaire dans son ensemble. C'est également à cette époque, en 1951, que Hannah Arendt publie *Les origines du totalitarisme*. Cette approche intégrant le nazisme dans le concept totalitaire en atténue la singularité et permet de partager le poids du passé avec d'autres. Pour ces historiens les fondements du totalitarisme sont plus présents dans l'histoire européenne que dans le passé récent de l'Allemagne. La responsabilité non pas des nazis, mais du peuple allemand est ainsi minorée. Surtout la question du génocide est tout à fait périphérique. Or les logiques nazies et staliniennes sont totalement différentes. Chez les nazis il n'existe pas de terreur aveugle. Les allemands de souche qui « restent dans les clous » ne risquent nullement d'être inquiétés puisque l'objectif final est de préserver la race allemande. Seuls sont persécutés les opposants et surtout les ennemis de la race c'est à dire les juifs.
2. C'est en France dans le milieu associatif, autour du Centre de documentation juive contemporaine (CDJC) créé dès 1943 à Grenoble pour rassembler les preuves des persécutions, que l'on trouve les premiers travaux sur le génocide. Le premier à travailler sur le sujet et non pas un historien, mais un avocat, Serge Klarsfeld. En 1950 Léon Poliakov publie *Le bréviaire de la Haine*, première grande étude sur l'extermination à partir des archives allemandes et de nombreux témoignages, qui met à jour les rouages du génocide. En 1957, Joseph Billig publie trois volumes sur le Commissariat Général aux Questions Juives (CGQJ).

3. Aux Etats-Unis, l'universitaire politiste Raul Hilberg pose les fondements de l'histoire de la solution finale en exploitant les archives issues du procès de Nuremberg. Dans son ouvrage *La destruction des juifs d'Europe*, 1961, il donne une vision d'ensemble de la machine nazie. Il distingue quatre sous groupes dans la société allemande, les services publics, l'armée, l'industrie et le parti nazi, qui tous participent à la mise en place de la solution finale. Il définit également les trois étapes du génocide : la définition du juif, la concentration et l'anéantissement. Cependant on peut noter que le titre de son ouvrage n'est pas totalement fidèle à la réalité du projet des nazis, qui était plus large que l'Europe. Leur volonté était de détruire les juifs partout où ils le pouvaient. Par exemple si l'Africa Korps n'avait pas été arrêté à El Alamein il était prévu d'occuper la Palestine et d'y exterminer tous les juifs. De même dans le décompte des juifs de France établi par les autorités allemandes les juifs d'Afrique du Nord étaient intégrés.

II. Dans les années 70 :

En Allemagne apparaît le débat sur le sonderweg, le chemin particulier de l'Allemagne qui mènerait à la Shoah. Ce chemin particulier rendrait compte des continuités idéologiques dans l'histoire de l'Allemagne qui se serait modernisée sans se démocratiser, contrairement à la France et aux pays anglo-saxons. Ce sonderweg expliquerait l'alliance de toutes les élites modernes et anciennes, bourgeoisie et aristocratie, contre l'évolution libérale et démocratique. Il permettrait de comprendre l'appel à Hitler comme rempart contre la démocratisation que représente la république de Weimar. Il faudrait donc remonter loin dans l'histoire du pays pour comprendre l'émergence du nazisme, étape dans la transformation vers un cadre moderne et égalitaire, mais non démocratique. Le débat sur le sonderweg n'est pas encore réglé.

III. A partir des années 80 :

1. On assiste à une historicisation du nazisme dans le contexte du 50^{ème} anniversaire de l'arrivée d'Hitler au pouvoir qui donne lieu à de vifs débats, « l'historikerstreit », la querelle des historiens. En 1985 Helmut Kohl et Ronald Reagan se recueillent dans un cimetière militaire devant des tombes de soldats SS ce qui suscite une grande émotion. Le 6 juin 1986, l'historien Ernst Nolte publie dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, un article intitulé « Un passé qui ne veut pas passer », dans lequel il note l'antériorité du goulag par rapport à Auschwitz qui serait une réponse au totalitarisme bolchévique. Le 11 juin Jürgen Habermas réagit violemment à l'article de Nolte. Pour lui si le travail de deuil n'a pas pu avoir lieu, c'est parce que les allemands ne se sont jamais posés la question de leur culpabilité. Il reproche à Nolte sa démarche comparative et sa vision du fascisme comme un phénomène européen, niant la spécificité du nazisme. Cette querelle a le mérite de susciter les premiers travaux historiques sur l'Allemagne nazie englobant le génocide des juifs. Elle se cristallise en une opposition entre intentionnalistes et fonctionnalistes. Pour ces derniers à la suite de Nolte, la Shoah est le résultat de circonstances extérieures à la politique nazie. Pour H. Mommsen c'est le résultat de la guerre qui dans un paroxysme de violence va entraîner la solution finale. Pour Martin Broszat il faut dès lors admettre la normalisation de cette histoire en tant qu'objet d'étude. À l'inverse pour les intentionnalistes tel Saul Friedlander, la solution finale est le dénouement logique d'une idéologie qui remonte à la pensée nazie et même à la pensée allemande et ne peut donc pas être considérée comme un sujet d'étude normal.
2. En 1989 l'historien suisse, Philippe Burin réalise la synthèse entre ces deux thèses dans son ouvrage *Hitler et les juifs*. Sa réflexion qui porte sur la prise de décision met à jour l'interaction entre idéologie et guerre. Pour cela il s'intéresse aux Einsatzgruppen lors de l'invasion de l'URSS en juin 1941. Les massacres changent de nature quantitative et qualitative dès lors que les allemands réalisent que leur objectif de victoire rapide ne sera pas atteint. La résistance imprévue des soviétiques est un choc psychologique et pour Hitler ce sont les judéo-communistes, qu'il englobe en une seule entité, qui sont responsables de cette résistance inattendue. Les massacres contre eux s'intensifient de ce fait et la décision de solution finale est prise à l'été 1941. Cette étude de la prise de décision va guider les travaux d'autres historiens. Pour Christian Browning, dans *Les origines de la solution finale*, ce sont à l'inverse les succès de l'armée allemande qui ont conduit les nazis à s'engager dans la solution finale. Le conformisme social, l'effet de groupe et la dilution de la responsabilité individuelle ont permis sa mise en œuvre. Pour C. Gerlach c'est l'entrée en guerre des Etats-Unis due au « complot juif » selon Hitler, qui entraîne la prise de décision.

En conclusion on peut dire que sans guerre il n'y a pas de génocide, mais sans idéologie il n'y a pas de guerre. C'est ce que l'on appelle la radicalisation cumulative : l'idéologie joue un rôle central mais elle s'articule autour de la guerre. Les juifs sont responsables de la guerre, donc ils doivent payer.